

vaient s'exprimer les grands hommes de Plutarque. Nous remercions M. Jobard de nous avoir rapporté ce précieux document autobiographique d'un des hommes les plus remarquables de notre époque par sa science et sa modestie.

Paris, le 17 Octobre 1852.

Monsieur, vous m'avez adressé une bonne lettre, et celui qui l'a écrite doit être un brave homme ; je serais très fier qu'il fût mon parent ; mais je ne sais pas si nous pourrions éclaircir ce point.

Le nombre des Vaillant est fort grand en France, et il y a peu de probabilité qu'ils aient une souche commune ; il est plutôt à croire que c'étaient dans l'origine des gens de pas grand'chose comme naissance, qui, ayant montré du courage, ont reçu ce *sobriquet* flatteur.

C'est encore la mode dans le midi de la France, et ce devait être très commun autrefois, quand les actes civils étaient mal tenus et que les vilains, comme vous et moi, Monsieur, comptaient pour si peu dans le monde ; mais laissons cette digression et venons au fait que vous tenez à éclaircir.

Mon père, que j'ai eu le malheur de perdre en 1823, avait été Secrétaire Général de la Préfecture de la Côte-d'Or en 1815 ; il fut nommé représentant pendant les *Cent-Jours*, puis destitué de son emploi à la préfecture, emprisonné comme *Bonapartiste*, etc.

J'étais alors à l'armée derrière la Loire, mon père est mort pauvre, mais estimé de tous. Je ne lui ai pas connu un seul ennemi. Ses amis l'appelaient Jésus-Christ, tant il était bon pour tout le monde ; je ne lui ressemble en rien. Il était mince, et je suis fort et gros ; il était doux, et l'on me trouve bourru. Enfin, il avait autant de belles et bonnes qualités qu'on dit que j'ai de défauts, et je crois qu'on ne se trompe pas ; mon père a élevé une nombreuse famille, bien réduite aujourd'hui. J'ai une sœur, non mariée, à Dijon ; une autre qui est veuve, et dont un des fils, M. Cirrodde, est Ingénieur des ponts et chaussées à Châtillon-sur-Seine ; il est presque votre voisin. J'avais un frère cadet, que j'ai eu le malheur de perdre en 1814. Mon père avait un frère aîné qui est mort bibliothécaire de la ville de Dijon ; mon grand père était petit marchand de soie sur la place Saint-Vincent, à Dijon ; son père avait été *cordonnier*. Je ne puis remonter plus haut, mes quartiers de noblesse s'arrêtent là. J'ai entendu dire qu'un de mes grands oncles avait été soldat et blessé dans le CANADA.

Mon père avait épousé une demoiselle Canquoin. Un frère de ma mère est mort Curé à Genlis, Côte-d'Or ; c'était un excellent homme, nous le regrettons tous les jours. Son frère avait été directeur de l'enregistrement ; nous l'avons perdu en 1839.

Je n'ai pas d'enfant, et c'est le plus grand chagrin qu'ait pu me faire le bon Dieu ; je ne lui ai jamais demandé ni richesse, ni honneurs ; il m'a donné ce que je ne désirais pas, et m'a enlevé l'an passé mon beau-fils, l'enfant de ma femme ; il faut se soumettre à ses décrets.

Je suis né à Dijon, le 6 Décembre 1790 ; à peine si je me rappelle ma mère. Nous étions bien pauvres, bien pauvres ! nous avons été élevés bien doucement, bien tendrement, mais au milieu des privations de toute espèce. La bonne qui m'a reçu vit encore, elle habite Dijon. Mes sœurs et moi nous l'aimons comme une mère ; elle nous aime comme si nous étions ses enfants. Le bon Dieu ne fait plus des êtres dévoués comme l'a été cette fille, qui nous a tous reçus dans ce monde et soignés avec un amour que je ne saurais

exprimer ; elle a refusé vingt partis pour rester avec nous, qui lui donnions cependant tant de mal. Je suis entré à l'Ecole Polytechnique à seize ans ; j'en suis sorti pour entrer dans le Génie.

Le grade qui m'a fait le plus grand plaisir, c'est celui de *Caporal* à l'Ecole Polytechnique.

J'ai fait la campagne de Russie, celle de 1813. J'étais à Waterloo. J'ai été blessé à la défense de Paris en 1815. J'ai eu la jambe labourée par un biscaien au siège d'Alger, en 1830. Mes chefs ont dit qu'ils étaient contents de moi au siège d'Anvers, en 1832.

L'Empereur m'a dit qu'il avait été content de moi au siège de Rome.

Voilà, Monsieur, mon histoire à peu près complète. Je serai très-content si vous trouvez dans tout cela quelques preuves d'une communauté d'origine entre votre famille et la mienne.

Je vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite estime, et de me croire votre dévoué serviteur,

LE MARÉCHAL VAILLANT.

NAPOLEON ET LE BUCHERON.

Un jour Napoléon, suivi de plusieurs officiers au nombre desquels je me trouvais, faisait une promenade à cheval ; il se dirigea vers une forêt où nous vîmes plusieurs bûcherons qui élaguaient les arbres. L'empereur, remarquant un d'entre eux qui chantait, se prit à sourire, et se tournant vers nous : " Voyez cet homme, dit-il, il semble bien heureux, quoiqu'il doive gagner sa vie d'une manière si dure ! "

Le bûcheron voyant plusieurs personnes le regarder, s'imagina que nous avions perdu notre chemin et, nous saluant respectueusement, il vint nous offrir ses services.

" Merci, dit l'empereur, nous ne sommes pas égarés ; mais dites-moi, mon brave homme, ce qui vous rend si heureux ; que pouvez-vous gagner par jour ? "

—Trois francs, monsieur.

—Trois francs ! —et trois francs soutiennent vous et votre famille ? Dites-moi comment vous vous arrangez pour obtenir ce résultat ?

—Avec plaisir, monsieur, venez par ici, et s'éloignant de quelques pas :

—Avec trois francs, dit-il, non-seulement je soutiens ma femme et mes enfants, mais je place encore de l'argent à intérêt et je paie d'anciennes dettes.

—Expliquez-vous.

—Volontiers, monsieur ; je soutiens ma femme et mes enfants ; je place de l'argent à intérêt en donnant de l'éducation à mes enfants et je paie d'anciennes dettes en entretenant mes vieux parents.

—Excellent homme, dit l'empereur, voilà un napoléon pour vous, gardez le secret sur ce que vous m'avez révélé. Je suis l'empereur et je vous ordonne de n'en parler à personne, jusqu'à ce que vous m'ayez vu cent fois.

—Votre Majesté sera obéie."

Napoléon tourna la bride de son cheval et nous rejoignit.

Le soir, comme il semblait pensif, le général Ralph lui demanda s'il lui était arrivé quelque événement fâcheux.

" Non, répondit l'empereur, mais j'ai rencontré ce matin un homme qui m'a dit soutenir sa famille, placer de l'argent et payer ses anciennes dettes, avec trois francs par jour ; il me serait très-agréable d'en-